

MAYONNAISE

ÉRIC PLAMONDON

MAYONNAISE

1984 – volume II

roman

PHÉBUS

© Éric Plamondon et Le Quartanier, 2012.

© Libella, Paris, 2014.

ISBN : 978-2-7529-0975-6

*Il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux :
c'est le suicide. Juger que la vie vaut ou ne vaut pas la peine
d'être vécue, c'est répondre à la question fondamentale
de la philosophie.*

ALBERT CAMUS
Le mythe de Sisyphe

Ce n'était pas un acteur. C'était une star!

JOHNNY WEISSMULLER JUNIOR
À propos de son père

À VOTRE SANTÉ

Puis un jour j'y suis arrivé. J'ai réussi à faire une mayonnaise. J'y suis tellement bien arrivé que je me suis mis à essayer toutes sortes de variations : à la cuillère en bois, au batteur électrique, au mixeur, au robot, à la fourchette, au fouet, avec de l'huile de tournesol, avec de l'huile d'arachide, avec de l'huile d'olive, avec plus ou moins de sel, de poivre ou de moutarde. Je me suis mis à me passionner pour cette mystérieuse émulsion, pour ses probabilités de réussite et d'échec. J'ai cassé des douzaines d'œufs et j'ai varié à foison. J'ai fait des mayos jaunes avec le vitellus. J'ai fait des mayos blanches en gardant l'albumine. J'ai fait des mayos roses avec un peu de ketchup et des mayos vertes avec de l'avocat.

Puis le verdict est tombé. Mon médecin me l'a annoncé. Le cholestérol venait d'entrer dans ma vie. Je frôlais l'arrêt cardiaque. Pour fêter ça, j'ai fait une sauce cocktail, à savoir une mayonnaise à laquelle on ajoute du Tabasco et du whisky. À votre santé !

JAMAIS

Je ne serai jamais le parrain de la Cosa Nostra. Je ne serai jamais chef d'escadrille ou pilote de navette spatiale. Je ne serai jamais Tom Cruise, Tom Waits ou Tom Ewell. Je ne coucherai jamais avec Madonna. Je ne jouerai jamais en finale contre Nadal. Je ne driblerai jamais comme Michael Jordan. Je n'aurai jamais le prix Nobel. Je ne me ferai jamais une ligne avec un top-modèle dans les chiottes du Studio 54.

Je ne serai jamais guitariste, violoncelliste, pianiste, trompettiste ou accordéoniste. Je n'habiterai jamais un loft au dernier étage d'un gratte-ciel à New York. Je n'habiterai jamais une villa au bord du Pacifique. Je ne vivrai jamais dans un igloo ou une maison sur pilotis.

Je ne serai jamais président, jamais Premier ministre, jamais CEO, jamais directeur général. Je ne ferai jamais fortune en jouant à la Bourse. Je ne deviendrai jamais riche en jouant à la roulette à Monte-Carlo ou au black-jack à Montevideo.

Je ne découvrirai jamais la pénicilline. Je n'inventerai jamais l'ampoule électrique. Je ne bâtirai jamais de cathédrale ni de pyramide. Je ne serai jamais marin, coureur automobile, neurochirurgien ou mécanicien. Je ne vendrai jamais de beignets sur la plage ou de filles au coin des rues. Je ne serai jamais agent secret ou archéologue. Je n'escaladerai jamais l'Everest

ou le Kilimandjaro. Je ne chasserai jamais l'éléphant blanc, le tigre du Bengale ou l'ours polaire.

Je ne deviendrai jamais pape, jamais pop star, jamais Mao, jamais Marlon Brando. Je ne descendrai jamais au fond d'une mine de diamants. Je ne retrouverai jamais l'Atlantide. Je n'irai jamais au centre de la Terre. Je ne marcherai jamais sur la Lune. Je ne déchiffrerai jamais la pierre de Rosette. Je ne traverserai jamais le Sahara à dos de chameau.

À quarante et un ans, je ne serai jamais quelqu'un d'autre que moi-même, Gabriel Rivages. Ai-je pour autant raté ma vie?

TACOMA

Dimanche soir en famille, en mangeant une pizza, on a regardé *La Ruée vers l'or* de Charlie Chaplin. Une certaine définition d'un certain bonheur, je suppose. Nous voilà donc devant un classique. Charlot en prospecteur solitaire se rend au Klondike tenter sa chance. Comme tant d'autres, il marche dans la neige. Des milliers d'hommes marchent vers le rêve de l'or. Des milliers d'hommes risquent le tout pour le tout. Le film est réalisé en 1925. On est encore à l'époque du muet. En 1942, avec l'arrivée du son, Chaplin décide d'ajouter musique et voix off à l'œuvre originale. C'est ainsi que *La Ruée vers l'or* devient le seul film muet de l'histoire du cinéma à avoir été mis en nomination pour un oscar dans la catégorie « Meilleure prise de son ». C'est cette version, en français, que nous regardons. Henri Virlogeux fait la narration. Le film est dédié à Alexander Woollcott. On s'en fout.

On rigole bien. Il y a la scène avec l'ours. Il y a la scène où Charlie mange sa chaussure. Il y a la scène avec la cabane qui se balance au bord du précipice. Il y a la scène où les deux petits pains dansent au bout des fourchettes. C'est tellement beau qu'on dirait un ballet de Noureïev.

Il y a un méchant. Charlot tombe amoureux. À la fin, il trouve de l'or avec son pote Big Jim. Devenus millionnaires, les deux compères rentrent à la maison en bateau. C'est la

dernière scène du film, les cinq dernières minutes. Si j'en parle, c'est à cause du plan où on voit deux bateaux de sauvetage. À droite, dans l'ombre, l'*Emma Alexander*. À gauche, sous les rayons du Pacifique, brille le *Tacoma*.

Jusque-là, pour moi, Tacoma, c'était la ville natale de Richard Brautigan. C'est là qu'il est né, le 30 janvier 1935. C'est là que tout a commencé. D'ailleurs, Tacoma se situe au bord d'une baie qui s'appelle Commencement Bay. C'est un important port du détroit de Puget. Tacoma a été détrôné par Seattle à l'époque du Klondike. C'est un endroit où on pêche la panope, le plus gros mollusque du monde. On y voit nager des orques. On aperçoit au loin le mont Rainier, qui culmine à 4 392 mètres. En 1940, le pont du détroit de Tacoma s'est mis à valser et à se tordre. Sous l'effet du vent, il a ondulé, a littéralement fait des vagues pendant une heure avant de s'effondrer. L'évènement a été filmé. On l'avait vu dans un cours de physique à la polyvalente. Ça servait à illustrer le phénomène de résonance. J'ai aussi appris que Tacoma avait été le terminus du Northern Pacific Railway. On y arrivait en train, on en repartait en bateau. C'est ce qui a donné sa devise à la ville : *Quand les rails rencontrent les voiles (When rails meet sails)*. De Chicago au Pacifique, c'était le chemin le plus court.

Mais quand même, pour moi, Tacoma, c'est avant tout la ville natale de Brautigan, un bateau de sauvetage dans *La Ruée vers l'or* et le rire de mon fils quand Charlot mange sa chaussure.

RECETTE

- *Un jaune d’œuf*
- *Une cuillère à café de moutarde*
- *Une tasse d’huile de tournesol*
- *Sel et poivre*

On dit souvent que, pour réussir une mayonnaise, il faut que tous les ingrédients soient à la même température. C’est des conneries. J’ai vu des gens sortir du frigo un œuf bien froid et monter une mayonnaise en moins de deux. Mais vous faites comme vous voulez, ça vous regarde.

Mettre le jaune d’œuf dans un bol avec la moutarde, le sel et le poivre au goût.

Mélanger le tout avec une fourchette, un fouet ou un batteur électrique.

Quand la préparation est homogène, ajouter un peu d’huile, petit à petit.

On dit parfois qu’il faut ajouter l’huile en un mince filet, à vous de voir. L’important est de continuer à battre tout en ajoutant l’huile.

Arrive enfin le moment magique de la mayonnaise. Parfois elle prend, parfois elle ne prend pas. Il y a ceux qui disent la réussir à tous les coups, et ceux qui disent ne jamais y arriver. On ne sait pas pourquoi. C’est là toute la beauté de l’émulsion. Comment mélanger deux substances qui ne se mélangent pas ?

Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien? L'œuf ou la poule? Nous ne sommes peut-être qu'un rêve dans la tête d'un chien? C'est quoi, la recette du bonheur?

PHYTOPHTHORA

Quand le phytophthora débarque en Irlande en 1845, c'est le début de la grande famine. C'est une bactérie qui détruit la pomme de terre, principal aliment du pays. On meurt de faim. Ceux qui le peuvent partent vers le Nouveau Monde.

Pour Peter Kehoe, le Nouveau Monde est une île au milieu du Saint-Laurent, à quelques kilomètres en aval de Québec, où, avec des milliers de rescapés de la famine irlandaise, il est mis en quarantaine dans des conditions pires que celles qu'ils viennent de quitter. Les bien-portants côtoient les malades dans des baraquements chancelants où la crasse, la puanteur et l'humidité ne sont rien comparées aux infestations de poux, de rats et d'autres vermines. Peter Kehoe a échappé à la famine pour se retrouver au cœur d'une épidémie de typhus sur une île du Bas-Canada.

On peut imaginer que c'est par miracle qu'il s'en sort. On peut imaginer qu'après avoir gagné Montréal, il trouve un travail sur le port, dans un chantier ou chez Molson. Il rencontre une jolie fille. Leur fils Michael vient au monde le 1^{er} mai 1847. On perd la trace des parents mais le fils grandit. Il poursuit l'avancée vers l'Ouest entamée par son père. Il est attiré par les promesses d'un meilleur travail, d'un meilleur salaire, d'un meilleur avenir. Michael se laisse porter par cette vague d'espoir monstrueuse qui emporte avec elle des millions

de vies le long du Saint-Laurent, le long des Grands Lacs et le long du Mississippi.

Michael traque l'espoir là où on lui dit d'aller. Il passe par Toronto. Il passe par Detroit. On le retrouve à Saint Louis. Il ne sait pas que la ville porte le nom d'un roi de France. Il est vieux maintenant. Il est fatigué. Il décide de profiter de l'argent mis de côté pendant toutes ces années, pendant toutes ces nuits mal couché dans des campements de fortune.

Michael a de la chance. À soixante et un ans, il se dégotte une jeunette de vingt-sept ans qui veut bien s'occuper de lui. Il a eu raison d'économiser. Elle s'appelle Bessie. Elle lui donne deux filles, Eveline en 1910 et Mary Lou en 1911. Mais il a un peu trop attendu. Trois mois plus tard, il meurt.

Bessie se remarie. Avec les enfants, la progression vers l'Ouest continue. La famille prend le train jusqu'à Tacoma. C'est là que Mary Lou, la cadette, accouchera, le 30 janvier 1935. Mary Lou Kehoe est la mère de Richard Brautigan. Michael Kehoe, né à Montréal, est son grand-père maternel.

La vie, souvent, ça ne tient pas à grand-chose.

Pour Brautigan, ça tient à un parasite de la patate, le phytophthora.

CURIOSITÉ

La première fois que Rivages a vraiment touché le fond, c'est Camus qui l'a sauvé. L'idée du suicide ne vous vient pas parce que vous avez une bonne raison de mourir, elle vous vient parce que vous n'avez aucune bonne raison de vivre.

Camus et sa philosophie de l'absurde, Rivages n'a pas tout compris. Il n'avait que vingt ans. Il vivait dans un sous-sol rue Saint-Hubert. L'idée générale, c'était que l'absurdité de la vie vous donne le droit d'agir, de tout tenter, jusqu'au bout. Inscrit en littérature à l'université, il apprenait à vivre dans les livres. Le problème, c'est qu'il faut payer le loyer. Le problème, c'est de choisir entre acheter des pâtes pour manger ou de la bière pour oublier.

Gabriel était assis sur son futon dans son studio minable, et Camus lui disait qu'il fallait imaginer Sisyphe heureux. C'est vrai qu'il ne faut pas dramatiser. La vie peut s'arrêter à tout moment. La vie est souvent faite de périodes difficiles. Les périodes difficiles peuvent donc s'arrêter à tout moment. Si les périodes difficiles peuvent s'arrêter, ça vaut la peine de vivre pour connaître la suite. Les syllogismes, ça n'a jamais été son fort. C'est pourtant ainsi que Gabriel Rivages s'est mis à vivre. Par curiosité.

PROCÉDURE N° 901

OBJET : Usage de la force.

DISTRIBUTION : Tous les employés.

SOURCE : Manuel de procédures de la police d'Eugene, Oregon.

La politique de la police d'Eugene stipule que les officiers doivent faire un usage raisonnable de la force en toutes circonstances dans le but de reprendre le contrôle de la situation lors d'un incident, tout en protégeant la vie et la sécurité des officiers et des autres personnes impliquées.

Vous pouvez faire un usage raisonnable de la force pour maîtriser quelqu'un ou éviter une résistance à votre action ou à votre requête légale. Vous ne devez faire usage de la force qu'en adéquation avec la formation que vous avez reçue. Vous ne devez faire un usage de la force pouvant entraîner la mort que dans les circonstances suivantes :

1. Pour vous protéger ou protéger quelqu'un d'autre de ce que vous jugez raisonnablement être une menace de mort ou de blessures physiques graves.

2. Pour éviter la fuite d'un criminel violent dont vous avez des raisons de croire qu'il constitue une menace de mort ou de blessures physiques graves pour vous-même ou d'autres personnes.

Votre intention, lorsque vous faites un usage de la force pouvant entraîner la mort, est de neutraliser le sujet afin qu'il ne représente plus une menace immédiate.

DANS L'ANCIEN TEMPS

On n'apprend pas grand-chose de la jeunesse de Brautigan ni en lisant ses livres ni en lisant sa biographie. Bien que planent sur son enfance des choses pas belles à dire, personne n'a jamais rien prouvé. Il y a bien un truc ou deux sur le fait qu'un de ses beaux-pères lui aurait cassé un bras après avoir tabassé sa mère. Mais dans le monde de Brautigan, dans l'Oregon de 1942, c'est comme ça que ça se passait. Les hommes battaient les femmes. Ils leur faisaient des enfants et ils disparaissaient. C'était comme ça dans l'ancien temps.

JOYEUX NOËL

Je sais qu'en 1945 au Québec on avait en moyenne neuf frères et sœurs. Je sais qu'on naissait parfois sur la table de la cuisine. Je sais que c'était plus souvent une voisine qui sortait le bébé parce que le docteur avait du retard. Je sais qu'on n'avait pas encore l'électricité et que tout le monde allait à la messe le dimanche. Je sais qu'il est né quelques jours avant que le général Jodl signe la reddition des nazis en Europe. Je sais qu'il était malade. Je sais que sa mère a demandé à ses belles-sœurs de s'en occuper quelque temps. Je sais qu'elle n'est jamais revenue le chercher. Je sais qu'elle a eu d'autres enfants, mais celui-là, elle l'a abandonné. Je sais qu'on croyait qu'il allait mourir. Je sais que la plus âgée des belles-sœurs avait décidé de le sauver. Je sais qu'elle l'a sauvé. Elle est restée à s'occuper de tout le monde et de cet enfant qui n'était pas le sien, qui aurait dû mourir. Je sais qu'elle lui a consacré sa vie. Je sais qu'il a grandi sans vraiment savoir qui était sa mère, sans vraiment savoir pourquoi il n'était pas comme les autres.

Je le sais, parce que c'est mon père, Noël Rivages. Je sais aussi que Jodl a été jugé coupable à Nuremberg et qu'il a été pendu.

LO-LI-TA

Le jour de leur mariage, Mary Lou a dix-sept ans, Bernard en a dix-neuf. Ça paraît jeune vu d'ici, mais en 1928 c'était rien d'extraordinaire. Prenez Chaplin. Ses deux premières épouses avaient seize ans et elles étaient enceintes. La troisième avait dix-huit ans alors qu'il en avait cinquante-quatre. Comme quoi, tout peut arriver. Non, ce qui m'étonne avec Mary Lou et Bernard, c'est qu'elle tombe enceinte après sept ans de mariage. Ils vivent sept ans ensemble. Le jour où elle se retrouve enceinte, ils se séparent. Je crois que c'est lui qui s'en va. Il s'en va et il ne sait même pas qu'elle est enceinte. Elle, de son côté, elle ne dit rien. Je ne sais pas ce qui s'est passé, mais quand elle accouche, le 30 janvier 1935 à Tacoma, elle donne naissance à un bâtard.

C'est le scandale de 1924 autour du deuxième mariage de Chaplin qui a inspiré Vladimir Nabokov. La deuxième épouse de Charlie s'appelait Lita.

LE DERNIER DES BEATNIKS

Trout Fishing in America est publié en 1969. La couverture de l'édition originale arbore une photo de Richard Brautigan et d'une jeune femme assise à ses pieds sur un petit banc. La version française est publiée cinq ans plus tard chez Christian Bourgois, *La Pêche à la truite en Amérique*. Si dans cette édition la photo n'est pas sur la couverture, elle est dans les premières pages du livre. C'est comme ça pour nombre d'éditions. Cette photo, c'est le début du roman. Derrière les deux personnages, on voit des arbres et une statue de Benjamin Franklin. La jeune femme porte un ruban dans les cheveux et de petites lunettes rondes qui rappellent les années folles ou plutôt un vieux western américain. Brautigan ressemble d'ailleurs à un cow-boy avec son chapeau, son gilet à pointes, son jeans et sa gabardine. Bon, d'accord, la chemise à fleurs psychédéliques et les pendentifs bouddhistes, ça le fait moins. Ça plante pourtant bien le décor: San Francisco, la fin des sixties, le dernier des beatniks.

LE 7 CHANCEUX

Quand on est en couple, il paraît que la septième année est décisive. Soit ça passe, soit ça casse. Certains parlent de superstition, d'autres de statistiques. En tout cas, c'est une croyance qui ne date pas d'hier. Elle est d'ailleurs passée à la postérité avec le film *Sept ans de réflexion* de Billy Wilder. Après sept ans de mariage, Tom Ewell tente de résister à Marilyn Monroe. Elle se suicidera sept ans plus tard, mais ça n'a rien à voir avec le film.

Les parents de Rivages se sont séparés après sept ans de mariage. Je ne sais pas si c'est à cause des statistiques mais c'est un fait. Rivages se souvient de quelques engueulades. Il n'avait que sept ans. C'est elle qui est partie. Elle n'en pouvait plus. Alors que le père, il aurait pu s'accommoder de la situation. Il aurait pu passer sa vie à essayer de sauver leur cause vouée à l'échec. Il n'a jamais aimé le changement. Ils ont essayé sept fois plutôt qu'une. Avant de lui dire que tout était fini, elle a tourné sept fois sa langue dans sa bouche. Qui a dit que 7 était un chiffre chanceux ?

Un long poème qui offre sa générosité par fragments, sous la forme légendaire, peut-être inconsciente, du périple.

Jim Harrison à propos de *Journal japonais*

Ses poèmes sont, tour à tour, d'un réel brutal et d'une inventivité surréaliste.

Time Magazine à propos de
The Pill Versus the Springhill Mine Disaster

Quand tu prends ta pilule
c'est comme une catastrophe minière
je pense à tous ces gens
perdus à jamais en toi

Richard Brautigan dans *The Pill
Versus the Springhill Mine Disaster*

Une histoire incroyable... La vie vous paraîtra bien plus belle après avoir lu ça.

Los Angeles Herald-Examiner
et *Un général sudiste de Big Sur*

Monsieur Brautigan nous a fait parvenir un manuscrit en 1962 qui avait pour titre *La Pêche à la truite en Amérique*. Selon

les notes de lecture que j'ai pu consulter, il ne s'agissait pas d'un livre sur la pêche à la truite en Amérique.

The Viking Press

Son style et son esprit transmettent tellement d'énergie que l'énergie devient elle-même le message... Seul un hédoniste peut mettre autant de vie dans une seule page.

Newsweek et *La Pêche à la truite en Amérique*

... c'est un livre très triste et très drôle... l'histoire de Bob et Constance, et le meilleur livre que Brautigan ait jamais écrit.

The National Observer au sujet de *Willard*
et ses trophées de bowling :
une énigme... et quelques perversions

Brautigan est un artisan de génie quand il faut rendre compte du malheur et de la violence de l'Amérique avec humour.

Chicago Tribune sur *Willard*...

Espiègle et sérieux, hilarant et mélancolique, profond et absurde... quel écrivain délicieusement unique que ce Richard Brautigan.

The Times Literary Supplement
au sujet de *La Vengeance de la pelouse* :
nouvelles 1962-1970

Cela tient du haïku et du croquis sur un bout de nappe, du vide-poche et de l'autoportrait de l'artiste en puzzle. Un long bouquet de ces feux d'artifice que Baudelaire appelait des fusées. Brautigan y est passé maître, il y a là au moins une douzaine de chefs-d'œuvre instantanés.

Michel Braudeau, *L'Express*,
à propos de *Tokyo-Montana Express*

À déguster d'une seule traite cet été, comme un cornet de glace qui, à peine terminé, appelle le suivant !

Anonyme

PÊCHE

Heureusement il y a la pêche. Il y a ces jours de liberté où on peut partir au petit matin avec sa canne à pêche et ses appâts, direction la rivière. On marche dans les herbes hautes. On va vers le grand saule. À cet endroit, la rivière forme un grand bassin à la sortie d'une belle cascade. Les truites adorent se retrouver au pied des rapides, dans une profonde cuvette, surtout les gros spécimens. Quand Gabriel va à la pêche derrière la maison de sa grand-mère, il commence toujours sa journée à cet endroit. Il est rare qu'une nouvelle truite n'y ait pas élu domicile.

Se retrouver au bord de l'eau avec sa canne à pêche fait toujours monter en lui un sentiment d'urgence. Le désir de lancer la ligne à l'eau le plus rapidement possible le met presque en transe. Puis vient l'attente. Le plaisir de l'attente à la pêche est une joie de la patience que seuls les vrais mordus ressentent. Se tenir au plus près de l'eau, voir l'appât couler doucement en espérant qu'une proie sera leurrée. Attendre au son des rapides pendant que des oiseaux sifflent. Il faut ratisser le bassin. Il faut répéter les lancers, une truite peut se tapir dans chaque recoin. Puis, comme un éclair, quelques coups brefs parcourent votre corps. Ça a mordu. Vous hésitez. Vous ramenez brusquement la canne vers vous. Rien. Vous savez cependant qu'il y a un truc, là, sous l'eau, qui a très envie de goûter ce ver mais qui

se doute de quelque chose. Il va falloir ruser. Vous accrochez un ver tout neuf. Il va falloir redoubler de patience. Vous relancez là où les secousses se sont produites. Vous tournez la manivelle du moulinet, doucement. Vous reprenez la ligne et vous la relancez. Vous taquinez par petits coups la proie qui guette. Vous vérifiez la présence du ver. L'odeur des sous-bois et les embruns de la cascade vous enveloppent. Un moustique tourne autour de votre tête.

Tout à coup, la ligne se raidit. C'est l'attaque. Quelque chose s'est jeté sur l'hameçon, s'y est accroché. En claquant, le fil a fait ziiiiiiiiiii! Faut-il laisser courir encore un peu ou ferrer maintenant? Rivages n'a qu'une technique: dès que ça mord, il tire un grand coup vers la berge en espérant que le poisson se retrouvera hors de l'eau. Il a souvent réussi, comme dans le cas présent. Il tire de toutes ses forces sur la canne en visant derrière lui. Le poisson est éjecté. Il décrit un grand arc de cercle. Il atterrit au milieu d'une gerbe de fougères. Rivages court là où ça bouge dans tous les sens. Ça lance des éclairs tachetés. C'est une truite. Il saisit la belle à deux mains: une truite mouchetée de douze pouces. L'hameçon s'est détaché tout seul. La journée commence bien.

Brautigan a quinze ans quand McCarthy lance sa chasse aux sorcières. Tout ce qui ressemble de près ou de loin à un rouge doit être éliminé. Il s'occupe de sa jeune sœur. Ils sont souvent laissés à eux-mêmes toute la journée, quand ce n'est pas toute la nuit. Il sera l'aîné d'une famille de quatre enfants, tous de pères différents. Avant qu'il découvre l'écriture, son plus grand plaisir dans la vie, c'est la pêche à la truite.

FIANCÉ

Il se met à écrire à cause des filles. Il est du genre timide au fond de la classe, pas du tout capitaine de l'équipe de football. Trop grand pour son âge, il essaie de se faire tout petit. On le remarque quand même. Ses chaussures sont trouées, ses cheveux trop blonds. Il préfère les livres à ses camarades. Quand il croise Suzy ou Patricia, il en fait un poème. C'est pour se sortir ce chatouillement au creux de la poitrine. Ça le chatouille aussi quand il voit Vicky ou Martha.

Dans ses poèmes, il est leur fiancé à toutes. Il en rêve. C'est comme ça. D'ailleurs, un poète, une belle, l'amour, et que je te joue de la cithare, et que tu es ma mie, et troubadours, et trouvères, on y revient toujours. C'est comme ça qu'il a commencé. Il écrit des poèmes pour les filles.

Brautigan est la graphie américaine du mot allemand *Bräutigam*. Ça veut dire *fiancé*.